

Le mystère de l'espérance

● ● ● **Jerry Ryan**, Winthorp (USA)

Charles Péguy (1893-1914) naquit à Orléans. Son père, un charpentier, mourut au front pendant la guerre de '70 quand Charles n'avait que dix mois. Sa mère s'échina à gagner sa vie en réparant des chaises. Charles reçut l'éducation religieuse accoutumée et réussit admirablement ses études. En 1895, il « se convertit » avec enthousiasme au socialisme et devint un athée militant. Deux ans plus tard, il épousait Charlotte Baudouin et, grâce à sa dot, fondait une maison d'édition socialiste. Il fut rapidement déçu par la politique du parti et ses compromis, en particulier au cours de l'affaire Dreyfus.

Lorsqu'il perdit le contrôle de sa maison d'édition, il lança *Les cahiers de la quinzaine*, une revue qui lui permit de s'exprimer librement... ce qui le plongea en plein no man's land politique, la gauche le considérant comme un traître à cause de ses critiques et de son refus de s'aligner sur les mots d'ordre du parti, la droite ne voulant pas en entendre parler, vu ses idéaux socialistes trop clairement exprimés.

En 1908, à la suite d'une grave maladie accompagnée d'une extrême tension mentale, Péguy retourna au catholicisme, un catholicisme à outrance, un catholicisme médiéval même ! Il voyait l'Eglise avec les yeux de Jeanne d'Arc et des constructeurs de cathédrales, dans une France qui était alors la fille aînée et bien aimée de l'Eglise, pure et ferme

dans sa foi, à une époque où la société et la nature vivaient au rythme de la liturgie, où Dieu se rencontrait tout naturellement partout et en toutes choses. La conversion de Péguy fut absolue et totalement absorbante, et ses écrits en sont clairement la preuve.

Malheureusement, il ne s'était pas marié à l'Eglise et Charlotte, sa femme, ne toléra pas l'idée de faire baptiser leurs trois enfants. Péguy se retrouva donc dans la position publique de « pénitent », exclu de l'eucharistie et du reste des sacrements. Pire encore, il était passionnément amoureux de Blanche Raphaël, l'une de ses associées aux *Cahiers*, passion qui fut pour lui une humiliation, une contradiction de plus. Il résista cependant à la tentation. Raïssa Maritain décrit Péguy en larmes, priant sur la plateforme de l'omnibus, confiant sa famille aux mains de la Vierge avec abandon. (Après sa mort, sa femme et ses enfants se convertirent.) C'est dans ce contexte qu'il écrivit l'extraordinaire hymne à l'espérance qu'est *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, où on le voit plonger dans le mystère, avec une tendresse irrésistible.

Il fut mobilisé comme lieutenant de réserve au début de la Première Guerre mondiale et mourut d'une balle dans la tête à la bataille de la Marne.

spiritualité

L'encyclique de Benoît XVI « Spe Salvi » est une splendide réussite en son genre. Elle propose une théologie de l'espérance qui s'appuie sur l'Écriture et sur les Pères de l'Eglise et remet en question les faux espoirs du monde moderne. Un siècle auparavant, Charles Péguy publiait « Le porche du mystère de la deuxième vertu », méditation sur l'espérance d'un poète mystique, en proie à un drame personnel crucifiant. Alors que c'est l'intelligence en recherche de clarté qui parle chez Benoît XVI, c'est le cœur qui s'exprime chez Péguy.

Une poésie contemplative

Le style de Péguy est simple, presque lapidaire et, sous bien des aspects, biblique. Comme le psalmiste, il progresse lentement, semblant se répéter, mais en réalité il joue avec toutes les implications d'un thème : chaque variation apporte une intuition nouvelle. C'est une poésie contemplative ; elle provoque la prière puisqu'elle procède de la prière.

Le porche du mystère de la deuxième vertu est le deuxième ouvrage d'une trilogie, entre le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* et *Le mystère des saints innocents*. Tous trois sont de longs poèmes dramatiques.

L'action du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* se passe avant que Jeanne ne soit visitée par ses « voix ». Trois personnages dialoguent : Jeanne, qui représente la sagesse impatiente du prophète ; Hauviette, son amie, une bergère un peu plus âgée qui évoque la sagesse du monde ; et Mme Gervais, une nonne franciscaine de vingt-cinq ans, qui figure la sagesse de l'Eglise. Le poème est avant tout une longue méditation sur le mystère de la souffrance.

Dans un passage particulièrement poignant qui m'a toujours hanté, Hauviette découvre au moment de déjeuner que Jeanne n'a rien à manger. Jeanne avoue qu'elle a donné son déjeuner à deux enfants en fuite devant les Anglais : ils avaient tout perdu, y compris leurs parents, ne savaient même pas où ils allaient et mouraient de faim. Hauviette lui reproche vertement cet acte de charité. A quoi servira-t-il ? Les deux enfants vont poursuivre leur fuite et seront bientôt à nouveau affamés, et Jeanne elle-même aura bientôt faim : il y aura donc trois personnes affamées au lieu de deux. De plus, en se laissant toucher

par le malheur des enfants, elle n'a réussi qu'à se faire souffrir elle-même inutilement, leur misère évoquant tous les affamés, tous les malheureux qui ne sont ni nourris ni consolés et qui désespèrent de la bonté de Dieu. Mais tout ce que Jeanne peut faire, c'est de répéter : « Mais ils avaient faim et ils pleuraient. »

La perspective change dans *Le porche du mystère de la deuxième vertu*. Mme Gervais est la seule protagoniste et s'adresse à Jeanne. Le ton plein d'angoisse du premier poème fait place à une sérénité toute divine. Mme Gervais parle d'ailleurs au nom de Dieu lui-même dès la première ligne du poème : « La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance. » La foi et la charité sont très compréhensibles : comment ne pas croire quand la nature est si belle ? et quoi de plus naturel que la charité ? (La compassion est un instinct.) Mais l'espérance...

L'espérance est une petite fille à l'air insignifiant qui surprend Dieu à chaque instant. Comment est-il possible d'aller se coucher en se disant que demain tout sera différent ? L'espérance est le plus grand miracle de Dieu. La foi voit les choses telles qu'elles sont, et dans le temps et dans l'éternité. La charité aime les choses telles qu'elles sont, et dans le temps et dans l'éternité. Mais ce que l'espérance voit et aime, c'est ce qui aura lieu dans le temps et dans l'éternité.

L'espérance, vertu de Dieu

La plupart des chrétiens concentrent leur attention sur la foi et la charité, qui sont en quelque sorte les deux grandes sœurs de l'espérance, celles qu'on estime vraiment importantes, les vertus pratiques qui ont tant à faire et qui mar-

chent bien droit, entraînant par la main, semble-t-il, leur petite sœur qui pense à autre chose. En réalité, c'est la petite espérance qui entraîne ses sœurs car, sans elle, elles ne seraient que deux vieilles bonnes femmes en marche vers nulle part. Comme une enfant, l'espérance va et vient, fait vingt fois le même trajet, toujours en route vers le même endroit et elle force ses sœurs à la suivre.

Vers le même endroit et... la même déception. On dirait que tous les jours se ressemblent, que toutes les routes sont semblables, que les pas d'hier sont effacés par ceux d'aujourd'hui, et ceux d'aujourd'hui par ceux de demain. Mais pour l'espérance, chaque jour est une nouvelle aventure, la route est toujours neuve et les pas ne s'effacent pas. Mis bout à bout, ils mènent à l'éternité.

Dans un de ses traits de plume les plus audacieux, Péguy attribue l'espérance à Dieu. « Dieu a pris les devants... Tous les sentiments, tous les mouvements que nous devons avoir pour Dieu, Dieu les a eus pour nous, c'est lui qui a commencé de les avoir pour nous. » Dieu ne nous a pas seulement aimés le premier, alors que nous ne l'aimions pas encore ; il a aussi espéré en nous le premier, pour que nous puissions espérer en lui. « Il faut avoir confiance en Dieu, mon enfant, il a bien eu confiance en nous. » Etant donné qu'elle s'adresse à Jeanne la bergère, Mme Gervais trouve tout naturel d'invoquer la parabole du bon pasteur. Il y aura plus de réjouissance au ciel pour la brebis perdue que pour les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont jamais égarées (qui sont demeurées constantes dans la foi et la charité). Mais la brebis perdue « a fait trembler le cœur de Dieu », du tremblement de la peur, du tremblement de l'espérance. Et lorsque la brebis perdue fut retrouvée, Dieu fit l'expérience, si l'on peut

dire, d'un sentiment inconnu, d'une joie, d'un renouvellement, d'un Dieu comme nouveau, éternellement nouveau.

Dieu s'est voulu dépendant du dernier des pécheurs, parce qu'il espère en ce pécheur. Voilà où son immense amour pour nous l'a entraîné : il s'est livré lui-même entre les mains des pires des nôtres, du pire en nous. Le pécheur fait peur à Dieu, parce que Dieu a peur pour lui.

Bien entendu, l'envers est tout aussi vrai. Quiconque espère en Dieu, tout souillé qu'il soit, est rendu pur. Le miracle de l'espérance, c'est de faire de l'eau claire avec de l'eau trouble, à partir de sources contaminées. Le secret de l'espérance, c'est qu'elle renouvelle l'homme tout comme elle renouvelle Dieu.

Nuit bénie

Péguy se classait certainement lui-même parmi les eaux impures. Il n'osait demander à la Vierge de Chartres que de lui garder « la dernière place au purgatoire ». Il n'y a rien d'étonnant à ce que les dernières pages du *Porche du mystère de la deuxième vertu* soient dédiées à la Nuit. Celle-ci est sainte parce qu'elle oblige l'homme à s'arrêter pour que Dieu puisse travailler en paix. La Nuit nous est donnée pour que nous nous abandonnions entre les mains de Dieu. Ce thème finit par se concentrer sur la nuit du Vendredi saint, nuit bénie entre toutes, où les ténèbres descendirent enfin sur la terre, alors que « les bras liés par cette aventure », Dieu lui-même ne pouvait plus rien faire, même pas ensevelir son fils.

Dans une langue infiniment simple, avec la logique de l'amour, Péguy ouvre des perspectives inattendues sur une très riche théologie de l'espérance. Il

ose parler au nom de Dieu contemplant son œuvre au cœur de l'homme. Voilà l'aspect le plus frappant de la poésie religieuse de Péguy : il n'attire jamais l'attention sur lui-même ; son regard reste posé sur Dieu et sur la communauté humaine. Il s'efface, complètement, éloquemment.

Serait-ce du théomorphisme, un concept que néglige sans doute le dialogue théologique contemporain et qui affirme que l'homme, créé à l'image de Dieu, reflète et révèle, dans ses aspirations les plus pures, les intentions mêmes de Dieu, et même quelque chose de sa nature ?

La démarche mystique et symbolique de Péguy est très proche de celle des Eglises orientales. Elle renoue avec une tradition trop longtemps oubliée en Occident. Là où l'Occident voit des concepts, l'Orient discerne des signes, des merveilles désignant une vérité qui nous dépasse. Il pousse la parole à ses limites et nous fait entrer dans le mystère des portails des cathédrales, où l'on se perd en amoureuse admiration, en gratitude éperdue.

Il y a pourtant un point où Charles Péguy s'écarte de l'enseignement traditionnel de l'Eglise. Il ne peut accepter qu'un des petits confiés à Jésus par son Père soit perdu. Il ne peut envisager le moindre échec à la mission de Jésus sauveur du monde. Péguy refuse de considérer un état de condamnation éternelle, où la miséricorde et l'amour de Dieu seraient perçus comme un tourment par les damnés, s'infligeant à eux-mêmes douleur et désespoir par leur choix de rejeter Dieu et sa compassion.¹ Dans *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Jeanne s'offre audacieusement pour racheter les damnés. Si telle peut être la réaction d'une créature, quelle sera celle de Dieu ? L'*Apokatastase*, résurrection miséricordieuse de la création

tout entière, semble irréconciliable avec le dogme, mais elle peut légitimement rester pour nous objet de prière, d'espérance et de réflexion. On peut aussi envisager la descente de Jésus aux Enfers comme la victoire définitive de la Vie sur la Mort, car là où est la Vie, la Mort ne peut plus exister.

La communion des saints

Péguy perçoit l'espérance comme quelque chose qu'on se passe de génération en génération, comme l'eau bénite se passait autrefois de doigt en doigt. L'espérance touche à la communion des saints. A sa façon, la pensée de Péguy fait écho à celle de saint Thomas. Car lorsque celui-ci parle de l'espérance, il la décrit comme un bien difficile à obtenir, mais qu'on peut atteindre avec l'aide de ceux qui nous aiment.

Cette vertu théologale qu'est l'espérance a pour objet et cause efficiente Dieu lui-même. Ce qui rend possible cette espérance, c'est l'assistance de nos amis. Du premier et du plus grand de nos amis bien sûr, Dieu en sa Sainte-Trinité, mais aussi d'autres grands amis, la Vierge, les anges et les saints du Paradis. Et finalement, de nos petits amis ici-bas. Littéralement, nous nous rendons l'espérance possible les uns aux autres. Et nous renouvelons ainsi la face de la terre.

J. R.

*C'est alors ô Nuit
que tu vins
et dans un grand
linceul tu ensevelis
Le Centenier et ses
hommes romains,
La Vierge et
les saintes femmes,
Et cette montagne,
et cette vallée,
sur qui le soir
descendait,
Et mon peuple d'Israël
et les pêcheurs
et ensemble celui
qui mourait,
qui était mort pour eux,*

*Et les hommes de
Joseph d'Arimathée
qui déjà s'approchaient*

Portant le linceul blanc.

1 • Certains Pères de l'Eglise ainsi que plusieurs théologiens modernes acceptent mal eux aussi la doctrine de l'Eglise. Notons le témoignage très ancien des Vêpres à genoux de la Pentecôte dans le rite Byzantin, où l'on prie pour les âmes en enfer.